

« la vie. Cette lutte étrange a désarmé les exécuteurs, et un ordre magnanime du général Hoche nous a rendus libres tous les deux. Si je n'ai pas réussi à me punir, je suis du moins parvenu à sauver votre gendre. Je rends à ma sœur son époux. Je vous rends un fils plus digne que moi de ce nom. J'ai brisé pour jamais mon épée. Est-ce assez pour mériter votre pardon et celui de Marguerite ?

« Signé Charles de TALHOUARN (dit le Capitaine ROMULUS). »

Cette lettre expliquait tout, mais ne rendait pas la vie à Mme du Liscouet.

— Oui, je lui pardonne, dit le marquis, — soulagé enfin par ses larmes. Quelles fautes ne seraient réparées par un tel héroïsme ?... Mais ma fille ! ma fille ! Qu'on me rende le regard, la parole, l'embrassement de ma fille ! Qu'elle jouisse aussi de tant de bonheur et de tant d'amour !

Dieu ne le voulut pas.

Quand nos soins et nos tendresses rappelèrent Marguerite à la vie, elle ouvrit de grands yeux, sans reconnaître personne. Elle prit la main de son mari comme celle d'un étranger, et elle lui dit en l'entraînant vers la porte :

— Frédéric est mort !... Allons chercher le corps de Frédéric....

Nous tombâmes tous renversés d'épouvante.

Mme de Liscouet était folle !

(Le vieux pilote fit encore une pause. Nous nous regardâmes en silence. Puis il acheva avec un effort douloureux :)

Le marquis de Talhouarn mourut peu de temps après. Son fils vint recevoir sa grâce en lui fermant les yeux, et consacra sa vie, qui fut courte, à soigner Marguerite avec M. du Liscouet. A la fin de la Révolution, le vicomte retrouva tous ses biens et les donna aux pauvres et aux églises, afin d'obtenir la guérison de sa femme. Tout fut inutile. Tels vous

les avez vus ce matin à Ploaré, tels le pays entier les voit depuis cinquante ans, toujours errants et toujours inséparables, Frédéric attendant toujours que Marguerite le reconnaisse, et Marguerite disant toujours à Frédéric :

— Frédéric est mort, venez chercher son corps avec moi ! Ainsi finit le récit d'Hervé Ledirec. Il nous avait tellement émus, que nous ne parlâmes plus que de la *Folle de Douarnenez*.

Le soir, notre pêche terminée, nous longeâmes, en rentrant, la côte de Tréboul. Le vieux pilote nous montra debout sur la grève, deux espèces de fantôme. Nous reconnûmes en frémissant les vieillards de Ploaré : M. du Liscouet avec son habit de l'autre siècle, et Marguerite avec son deuil de paysanne. Elle portait un pain noir, dans lequel était fixé un cierge. Elle alluma le cierge, lança le pain sur la mer, et les suivit d'un regard, en priant à deux genoux. — C'est ainsi, nous dit Hervé, qu'on cherche les corps des naufragés, sur nos rivages. On espère que le pain s'arrêtera à l'endroit où le mort est englouti. La pauvre folle, qui croit apparemment son mari noyé, va tous les soirs, et par tous les temps, livrer son pain et son cierge aux flots muets de Douarnenez.

Nous détournâmes les yeux ; nous étions navrés de douleur... Les deux vieillards se mirent en marche sur la grève, à la suite du pain flamboyant.

— Non, jamais, s'écria Robert, il n'y eut un supplice pareil à celui de cet époux vivant, attaché depuis cinquante ans à une femme adorée, qui ne le reconnaît pas auprès d'elle et cherche avec lui son cadavre ! Quand les révolutions ne produiraient que de tels malheurs, cela suffirait aux honnêtes gens pour les maudire !

I TR E-CHEVALIER.

(Musée des familles.)

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

RURAL LIFE (1).

HAPPY the man, whose wish and care
A few paternal acres bound,
Content to breathe his native air
In his own ground.

Whose herds with milk, whose fields with bread,
Whose flocks supply him with attire !
Whose trees in summer yield him shade,
In winter fire.

Blest who can unconcern'dly find
Hours, days and years, slide soft away,
In health of body, peace of mind
Quiet by day.

Sound sleep by night, study and ease
Together mix'd ; sweet recreation,
And innocence, which most does please
With meditation.

Thus let me live, unseen, unknown,
Thus unlamented let me die,
Steal from the world, and not a stone
Tell where I lie.

POPE.

(1) Pope avait douze ans lorsqu'il fit ces vers.

LA VIE DES CHAMPS.

HEUREUX l'homme dont le désir et l'ambition se bornent à quelques arpents de l'héritage paternel, et qui se contente de respirer l'air natal dans le champ qui l'a vu naître.

Heureux celui dont les troupeaux lui fournissent le lait, dont le champ lui donne le pain, dont la parure est empruntée à ses toisons, et dont les arbres lui prêtent leur ombrage en été et alimentent son feu en hiver.

Qu'il soit béni celui qui voit avec indifférence passer tranquillement les heures, les jours et les années en jouissant de la santé du corps, de la paix de l'âme et de la tranquillité de chaque jour.

Qu'un profond sommeil accompagne ses nuits. Que sa vie s'écoule entre l'étude et le repos, les plaisirs et l'innocence, qui se complaît dans la méditation.

Que je vive ainsi, ignoré, inconnu, que je meure sans être pleuré, isolé de ce monde, et qu'aucune pierre n'indique la tombe où je repose.

Mlle EMMA FAUCON.